

# LES MUTINERIES DE CŒUVRES



AVEC les indices d'un prochain départ, se répandirent les bruits de révolte sans qu'on pût savoir d'où ils venaient. Dès postes de mitrailleurs de cavalerie furent installés dans la campagne. Interrogés, ils répondirent qu'ils veillaient au salut de l'ordre. Quelques jours plus tard, de longues files de camions pleins de soldats du 129<sup>e</sup> et du 36<sup>e</sup> défilèrent dans la rue principale, ameutant et provoquant le village par leurs hurlements.

— A bas la guerre ! On n'en veut plus ! Tout le III<sup>e</sup> corps a refusé de marcher ! Faites comme nous ! La guerre finira demain !

— On les a comme ça, à la retourne ! A bas l'armée ! Quittez vos fusils ! Mort aux vaches ! A mort les gouvernants ! La mort ou la liberté ! Suivez-nous.

Parmi eux se trouvaient des officiers. Le défilé dura tout le matin.

A ce spectacle, les sections échelonnées le long des maisons ouvrent les yeux. « Ben vrai ! » Ce fut ce jour-là que la révolte entra. Elle délia les langues disciplinées. On vit nos gradés l'accueillir comme une délivrance.

— Ce serait bien bête de marcher maintenant, dit un lieutenant, le seul d'ailleurs qui ait parlé devant la troupe.

— Et comment ! répondirent alors des soldats habituellement soumis.

— Moi ! le premier qui marche, criait un lascar plusieurs fois décoré, frappant du pied et soulignant ses paroles de gestes expressifs, à partir d'aujourd'hui, je lui foles un coup de fusil.

A quoi d'autres répondaient :

— Nous voulons bien retourner dans les tranchées à cause de ceux qui attendent la relève, mais jamais plus pour attaquer. D'abord, il paraît que la moitié des cadres reste en bas le jour de l'attaque, tant on prévoit de lourdes pertes.

— Triple essence de brute, proférait un petit mitrailleur à la joue balafnée, y a pus qu'les ballots qui sont sul' front.

Ainsi se justifiaient-ils d'avance, tout en s'excitant, mais aucun ne bougeait :

— Y a trop de lâcheurs, mon pote. Is s'planqueront et on sera faits.

— C'est ça qui me laisse froid, par exemple, répliquait le mitrailleur. Pigé-moi : si on monte à l'assaut du fort (1), y en aura la moitié de tués ; si on refuse, y en aura peut-être quinze de fusillés. J'aime mieux mourir pour une cause juste.

La colère qui enflammait ce visage difforme le rendait effrayant, barbu d'une joue, épilé de l'autre par une cicatrice violette, les yeux étincelants.

Trois jours plus tard vint l'ordre de départ. En même temps fut distribué le prêt, et ceux qui s'étaient ruinés à force de boire recommencèrent de boire. On devait se

mettre en route à minuit. On reçut l'ordre de passer une revue en tenue d'assaut. En même temps arrivèrent les journaux : M. Ribot rejetait la demande d'aller à Stockholm. Pour un grand nombre, ce fut le coup de grâce.

A l'heure de la soupe, Tavin Debarque dit au père Placide : « A toi la corvée, volontaire d'office. »

Placide nettoya les gamelles avec de l'eau, du sable et des orties. Quand il revint :

— J'ignore ce qui va se passer, c'est le chambard dans les cantonnements. Les poilus refusent de se mettre en tenue.

— Et après ? répliqua Simon, ça te gêne ?

Là-dessus, Placide :

— J'ai rencontré un ancien de ma compagnie, agent de liaison au 2<sup>e</sup>, socialiste militant. Il sortait du village avec trois gueulars : « C'est fini, c'est fini ! On n'en veut plus. A mort les buveurs de sang ! » Il avait une tête transfigurée.

Voici que le vent du crépuscule poussa des vagues brûlantes et des vastes rumeurs sur le pays endormi.

— Ça y est, jeta Simon en se levant.

Le caporal tendit le bras :

— Je vous défends d'aller voir. Nous allons rentrer au grenier. On ne sait pas ce qui peut se passer. Nous tirerons l'échelle.

Les clameurs grossissaient en s'approchant. Au milieu des cris et des sifflets monta le chant de l'*Internationale*. Les voix devinrent graves et solennelles et firent frissonner le village, comme une menace. Il y avait là environ quinze cents soldats du même régiment. Leur rage étonnait les plus timides, couchés dans les fenils, mais satisfaits de cette audace.

En tête marchaient les décidés irrévocables, emmenant trois voiturettes de mitrailleuses, de peur qu'on les utilisât contre eux. Comme ils arrivaient au village, un lieutenant estimé les menaça de son revolver.

— Si vous continuez d'avancer, je tire.

Ils avancèrent, le canon de son arme toucha une tête, il voulut parler, mais l'homme qui avait senti le froid du fer le poussa brusquement dans le fossé où il s'assit en pleurant.

Plus loin, entouré d'un groupe d'officiers, le colonel tenta de s'opposer :

— Arrêtez, malheureux, dans quelle situation...

On n'entendit pas la suite. Le flot le submergea.

Ce n'étaient plus des soldats, mais une masse ouvrière aux éléments mêlés, une grève.

Un bleu criait à son chef de section :

— Oui, vous êtes aujourd'hui lieutenant de vaches, demain je serai capitaine de la révolution.

A l'excellent capitaine, regardé comme un ami, qui les exhortait ainsi au calme : « Faites-le au moins pour moi », un ancien, d'une bravoure éprouvée, au nom de la compagnie :

— Pour vous, oui, mais à cause de ça, non.

Il touchait du doigt le képi galonné. Puis, montrant l'église et la villa où logeait le colonel :

— Quand ceux-là et ceux-là y viendront, nous y retournerons.

— On supprime les lâches ce soir, disaient les plus

(1) La Malmaison.